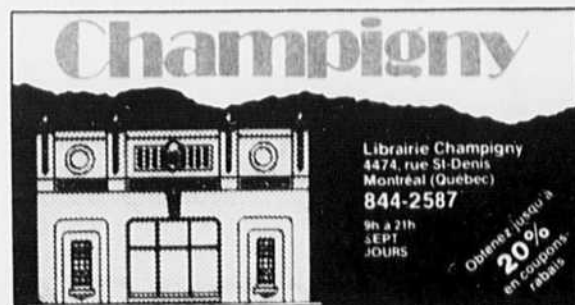


LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres



Montréal, samedi 4 mars 1989

Les prix littéraires du Gouverneur général

GUY FERLAND

Jacques Folch-Ribas, de Montréal, a été couronné hier pour son roman *Le silence ou le parfait bonheur*, publié chez Québec-Amérique, au cours d'une cérémonie au cours de laquelle Madame Jeanne Sauvé a remis les 14 prix littéraires du Gouverneur général 1988, au théâtre Port-Royal de la Place des Arts. Chaque prix est accompagné d'une bourse de \$ 10,000.

Patricia Smart, d'Ottawa, a obtenu le Prix du Gouverneur général dans la catégorie études et essais pour *Écrire dans la maison du père*, publié chez Québec-Amérique. Dans la catégorie poésie, c'est l'oeuvre de Marcel Labine, *Papiers d'épidémie*, publiée chez Les Herbes Rouges, qui a été primée. Michèle Marineau, de Montréal, a remporté la palme dans la catégorie texte de littérature jeunesse pour son premier ouvrage, *Cassiope ou l'été polonais*, publié par Québec-Amérique. Le prix dans la catégorie théâtre a été décerné à Jean-Marc

Dalpé, de Toronto, pour sa pièce *Le chien* dont le texte a été publié par les éditions Prise de Parole.

Les dessins de Philippe Béha, de Montréal, qui illustraient *Les Jeux de Pic-Mots*, texte de Marie-Antoinette Delolme, publié par les Publications Grafico, ont été primés dans la catégorie illustration littérature jeunesse.

Les autres lauréats des prix littéraires du Gouverneur général 1988 sont : Anne Collins, de Toronto, pour *In The Sleep Room* (Lester & Orpen Dennys) dans la catégorie études et essais; Kim La Fave, de Toronto, pour *Amos's Sweater* (A Groundwood Book/Douglas & McIntyre) dans la catégorie illustrations pour littérature de jeunesse; Welwyn Wilton Katz, de London, Ontario, dans la catégorie littérature de jeunesse pour *The Third Magic* (Groundwood/Douglas & McIntyre); David Adams Richards, de Fredericton, au Nouveau-Brunswick, pour son roman *Nights Below Station Street* (McClellan & Stewart); Erin Mouré, de Montréal, dans la catégorie poésie anglaise, pour *Furious* (House of Anansi Press).

Dans la catégorie théâtre anglais, c'est la pièce de George F. Walker, de Toronto, *Nothing Sacred* (Coach House Press), qui a été primée. Didier Holtzwarth, de Nouvelle-Calédonie, a remporté le prix pour sa traduction française de l'oeuvre *Nucleus* de Robert Bothwell, intitulée *Nucleus* et publiée aux éditions Agence d'Arc. La traduction en anglais par Philip Stratford, de Senneville, Québec, de *Un second souffle* de Diane Hébert, intitulée *Second Chance* et publiée par Lester & Orpen Dennys, a été primée.

Les jurys des prix littéraires de langue française du Gouverneur général 1988 étaient formés, dans la catégorie romans et nouvelles, du romancier, conteur et scénariste Louis Caron (président), du professeur à l'Université du Québec à Montréal et critique littéraire Jacques Allard et la romancière Louise Maheux-Forcier. Dans la catégorie théâtre se retrouvaient membres du jury la comédienne Charlotte Boisjoli (présidente), le dramaturge, metteur en scène et poète Michel Garneau et le critique

de théâtre Michel Vaïs. Le rédacteur en chef du DEVOIR, M. Paul-André Comeau, présidait le jury dans la catégorie études et essais. Étaient également membres de ce jury l'historienne et professeur à l'Université McGill, Louise Dechêne, et la directrice du centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Yolande Grisé.

Le jury dans la catégorie poésie était présidé par le poète et professeur à l'Université du Québec à Montréal Gilles Hénaux, le poète et professeur au collège de Maisonneuve Philippe Haecck et le poète France Théoret. Dans la catégorie jeunesse, le jury, présidé par l'écrivain pour enfants Jacques Pasquet, était formé de l'écrivain Roch Carrier et de l'illustratrice Suzanne Durancœur, de l'illustratrice et écrivain Louise Pomminville et de l'animateur Jacques Sénéchal. Enfin, dans la catégorie traduction, la traductrice et journaliste Véronique Robert présidait le jury, qui comprenait en outre le traducteur Michel Buttiens et la traductrice Hélène Filion.

Jacques Folch-Ribas
romans
et nouvelles



PHOTO JACQUES GRENIER

Jacques Folch-Ribas a su qu'il avait remporté le prix du Gouverneur général pour son roman *Le Silence ou Le Parfait Bonheur* sur un chantier de construction. Bel endroit pour apprendre que son travail d'édification d'une oeuvre littéraire forte et originale venait d'être couronné. Le lauréat s'est dit « peiné pour les autres finalistes (Noël Audet, Normand Chaurrette et Christian

Voir page D - 6 : Folch-Ribas

Patricia Smart
études et essais



PHOTO JACQUES GRENIER

« CE PRIX revient à toutes les écrivaines féministes québécoises qui m'ont aidée à comprendre la littérature d'un point de vue féministe », déclare Patricia Smart. La lauréate du Gouverneur général dans la catégorie études et essais tient ainsi à rendre hommage aux Louky Bersianik, Nicole Brossard, France Théoret et les autres qu'elle a lues et relues attentivement.

Voir page D - 5 : Smart

Marcel Labine
poésie



PHOTO LUCIE MÉNARD

C'est avec beaucoup d'étonnement et en soulignant la qualité littéraire des autres finalistes que Marcel Labine a accueilli l'annonce de sa réussite dans la compétition du prix du Gouverneur général pour son recueil *Papiers d'épidémie* aux Herbes rouges. « Lorsqu'on a connu la liste des finalistes, je me suis dit que déjà d'être nommé pour la première fois était un honneur.

Voir page D - 6 : Labine

Michèle Marineau
littérature
jeunesse



PHOTO GERD HARDER

« J'ai crié, hurlé et beaucoup ri en apprenant que j'avais remporté le prix du Gouverneur général. C'est une énorme satisfaction et cela soulage. Le prix prouve que tous ceux qui m'ont supportée, amis, parents, éditeurs, ne l'ont pas fait pour rien. » Cette réaction spontanée et sensible caractérisée bien l'esprit du livre primé par les membres du jury pour le meilleur texte de

Voir page D - 5 : Marineau

Jean-Marc Dalpé
théâtre



Jean Marc Dalpé a crié et dansé lorsqu'il a appris qu'il venait de remporter le prix du Gouverneur général pour sa pièce de théâtre *Le chien* publiée aux éditions Prise de parole. « Je me répétais tout le temps, depuis l'annonce des finalistes, tu ne l'aura pas, tu... Et puis, je l'ai eu... » Or a pu voir la pièce à Montréal puisqu'elle a été jouée à la salle Fred Barry avec succès

Voir page D - 6 : Dalpé

Philippe Béha
illustration
jeunesse



PHOTO JACQUES GRENIER

Philippe Béha, qui a remporté le prix du Gouverneur pour les meilleures illustrations de livre pour jeunes pour *Les jeux de Pic-mots* (Les publications Grafico), n'y va pas par quatre chemins : « Une fois qu'on sait qu'on est finaliste, on s'attend toujours un peu à remporter le prix, même si on ne veut pas trop y croire. » L'illustrateur, d'origine marocaine, qui a vécu longtemps en France

Voir page D - 6 : Béha

LE DEVOIR
FAIS CE QUE DOIS

LE DEVOIR ACCUSE!
SCANDALE A LA CORPORATION DE GAZ NATUREL DE QUEBEC

Des ministres, des conseillers législatifs, des fonctionnaires et des financiers sont impliqués dans cette affaire de \$20,000,000.

Plusieurs ministres du cabinet Duplessis...
Les promoteurs de la Corporation de gaz naturel du Québec...
Le coup de bourse est de 100 millions...
Cinq accusations...

Projet du futur centre culturel de Montréal

Gérard Filion

Fais ce que peux

GÉRARD FILION

L'AFFAIRE DU GAZ NATUREL prit naissance à la suite de cette sorte d'intuition qui arrive comme ça par hasard. À l'hiver 1957, le gouvernement avait fait voter par l'Assemblée législative une loi autorisant Hydro-Québec à vendre son réseau de gaz à une compagnie privée, la Corporation de Gaz naturel. Beaucoup d'amis de l'Union nationale se retrouvaient comme par hasard à la tête de cette entreprise, formée depuis peu aux fins de se substituer à Hydro-Québec et de remplacer le gaz industriel par du gaz naturel acheminé par pipeline de l'Alberta. Au plan économique, la transaction pouvait se défendre. Au DEVOIR, nous l'avions combattue pour plusieurs raisons, notamment à cause d'une absence d'enchères publiques pouvant en déterminer la valeur.

Le débat à Québec coïncidait avec le pseudo-scandale de *Trans-Canada Pipeline* à la Chambre des communes. Diefenbaker avait débatté tout l'arsenal de démagogie qu'il avait en réserve, allant jusqu'à l'expulsion de la Chambre des communes de son adjoint Donald Fleming. Cette mise en scène grotesque accapara durant plusieurs semaines l'attention de la presse, de sorte que la vente du réseau de gaz montréalais passa comme du beurre dans la poêle.

Un an plus tard, soit en mai 1958, il me vint comme un remords. N'avions-nous pas été négligents dans cette affaire ? Il y a eu tellement d'a-

mis de l'Union nationale impliqués dans cette transaction qu'il n'est pas impossible que quelques-uns se soient graissés la patte. Mais comment le savoir ? Je donne un coup de fil à un ami de la rue Saint-Jacques, Rodolphe Casgrain, propriétaire de Casgrain & Compagnie, courtier en valeurs mobilières, et lui demande comment m'y prendre pour avoir accès à la liste des actionnaires présents et passés d'une compagnie. Rien de plus simple : il suffit de posséder une action et de demander au fiduciaire et agent de transfert d'ouvrir ses livres. Il n'a pas le droit de refuser.

Je fais donc acheter une unité — quelques actions attachées à une débenture — de la Corporation de Gaz naturel au nom de Pierre Laporte et je lui donne instruction d'aller faire un relevé complet de toutes les personnes ayant acheté des titres au moment de l'émission.

Les choses traînent en longueur. Le responsable au *Montréal Trust* est un vieux monsieur très occupé. Après deux ou trois semaines d'attente, Pierre Laporte se pointe à mon bureau pour m'informer qu'il a rendez-vous pour le lendemain matin. Je lui enjoins de bien vérifier tous les noms, y compris celui des épouses, et de venir me faire rapport dès qu'il aura terminé.

La journée se passe sans nouvelle de Laporte. J'attends, d'abord avec patience, puis avec un brin de nervosité. Il est cinq heures passé,

Voir page D - 6 : Filion



LE PALANQUIN DES LARMES

« Parmi les livres, si nombreux, qui nous parlent aujourd'hui de la Chine, celui-ci me paraît unique... Julie (Chow Ching Lie) nous donne la plus extraordinaire des chroniques avec la seule innocence de son regard... »

Joseph Kessel
de l'Académie française

C. Ching Lie
368 pages/19,95 \$

Vendu à plus d'un million et demi d'exemplaires en France

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

En vente chez votre fournisseur

L le plaisir des
livres

Une bonne dose d'humour avec Joséphine

LE PLAISIR DE LIRE

C'EST QUOI, CE PETIT BOULOT ?
Nicole de Buron
Paris, Flammarion
1989, 328 pages

FRANÇOISE LAFLEUR

QUE C'EST embêtant d'avoir comme enfant une adolescente qui abandonne ses études et navigue de petit boulot en petit boulot, afin d'amasser des sous pour le grand voyage sur la goélette de rêve du « Maudit Marin » dont « Petite Chérie » devient la petite « Reine des concierges » en remplacement de madame Raviolis partie en vacances.

C'est fou, tout ce qui se passe dans cet immeuble où habite la famille ! La femme du spy ne cesse de faire circuler des pétitions pour que la chanteuse du cinquième cesse de se promener nue devant la fenêtre ; la femme de l'avocat, qui trompe son mari avec le peintre, reste coincée au retour dans l'ascenseur « trépiçant et hurlant comme une truie éborgnée » ; l'oiseau neurasthénique de l'attachée de presse, trop souvent

à « l'Homme, le Père » de « Petite Chérie », il est féroce jaloux de tout ce qui s'approche de sa progéniture femelle.

Mais, quand les parents deviennent complices malgré eux de tous les petits boulots que décroche à la chaîne Joséphine avec frénésie, le lecteur ne peut que sourire des événements inouïs et situations cocasses qui défilent à un rythme fou, aussi vite que le TGV. Le ton léger mais combien finement humoristique de Nicole de Buron prend son plein envol au chapitre où « Petite Chérie » devient la petite « Reine des concierges » en remplacement de madame Raviolis partie en vacances.

C'est fou, tout ce qui se passe dans cet immeuble où habite la famille ! La femme du spy ne cesse de faire circuler des pétitions pour que la chanteuse du cinquième cesse de se promener nue devant la fenêtre ; la femme de l'avocat, qui trompe son mari avec le peintre, reste coincée au retour dans l'ascenseur « trépiçant et hurlant comme une truie éborgnée » ; l'oiseau neurasthénique de l'attachée de presse, trop souvent

laissé seul, crie à tort et à travers « Va te faire foutre, coco » ou encore « au boulot, coco ! »

Quant à la femme du professeur, elle se plaint que la chatte Baba s'amuse à pisser constamment sur son tapis après avoir rongé son radiateur. Mais « le vieux monsieur du Jockey Club le prend de haut. Jamais son aristocrate de persan ne s'abaisserait à pisser sur le tapis marocain des camarades locataires du dessous si leur gourbi n'était pas plein de souris ». Et comme c'est Mère qui est devenue subitement concierge au noir, en remplacement de « Petite Chérie » qui s'est foulé une cheville en débarquant trop brusquement d'un escabeau, elle laisse s'insulter le prof et le jockey « dans le cadre de la lutte des classes ».

Puis, Joséphine devient chiffonnière aux Puces en vidant le grenier et toutes les caves du quartier — « affaires-que-vous-ne-jetez-jamais », « videz vos caves, débarrassez-vous de l'inutile » — elle enquête ensuite pour trois instituts de sondage, elle fait la promotion de mille et un produits, tout ça toujours pour son matelot tatoué avec qui elle rêve de voyager pour la vie...

Et voilà que « Fille Aînée » se met de la partie. Elle en a marre de jouer



Nicole de Buron

à la bonne pour « Monsieur Gendre » et attaque à son tour la ronde des petits boulots. Elle joue dans les relations publiques et devient *Superwoman*. Son mari, complexé, n'en peut plus et veut divorcer. Mère, paniquée, vole au secours des naufragés. Mais le cirque familial est loin d'avoir fini ses tournées... et l'on tourne les pages du roman, haletant d'impatience, courant le prochain suspense... comme Nicole de Buron laisse courir sa plume, cinglante et fiévreuse d'émotions. Que nous réserve encore la dynamique et folle Joséphine ?

Pour aimer le style Nicole de Buron, il faut posséder un sens de l'humour aigu. Et si tel est le cas, on ne s'embête pas avec *C'est quoi, ce petit boulot ?*

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1	La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir (2)*
2	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard (1)
3	Ça	Stephen King	Albin Michel (3)
4	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil (4)
5	C'est quoi, ce petit boulot ?	Nicole de Buron	Flammarion (5)
6	Sous le ciel de Novgorod	Régine Deforges	Fayard (7)
7	Le Fils du chiffonnier	Kirk Douglas	Presses de la Renaissance (6)
8	La Lectrice	Raymond Jean	J'ai lu (8)
9	Autoportrait en érection	Guillaume Sabier	Régine Deforges (10)
10	La Fille du ciel	Ysabelle Lacamp	Albin Michel (-)

Ouvrages généraux			
1	Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. Saint-Laurent	Robert Laffont (1)
2	Et tournons la page	Solange Chaput-Rolland	Libre Expression (2)
3	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont (3)
4	Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	éd. de l'Homme (5)
5	Mes secrets naturels pour guérir et réussir	Rika Zarai	JC Lattès (4)

Compilation faite à partir des données fournies par les librairies suivantes : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi : Les Bouquinières, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Prix littéraire

LE PRIX Émile-Nelligan sera remis le lundi 13 mars à une des 20 oeuvres déposées au secrétariat du prix. À sa 10^e édition, le prix Émile-Nelligan couronne chaque année une oeuvre poétique de langue française. Tous les poètes d'Amérique du Nord de 35 ans ou moins peuvent concourir. Les membres du jury, Francine Déry, Louise Desjardins et Paul Chanel Ma-

enfant ont sélectionné cinq finalistes : Pierre Albert pour *L'Espace écarlate* (Prise de parole); Paul Bélanger pour *Projets de Pablo* (Noroît); Hélène Dorion pour *Les Corridors du temps* (Écrits des Forges); Guy Ducharme pour *Chemins vacants* (Hexagone); et Renaud Longchamps pour *Légendes suivi de sommation sur l'histoire* (V.L.B.). Une bourse de \$ 3,000 et une médaille à l'effigie du poète Émile Nelligan seront remises au lauréat le 13 mars, à 17 h, à la Bibliothèque nationale.

Films sur l'art

PLUSIEURS FILMS traitent de sujets littéraires au Festival international du film sur l'art. En voici un choix : *Alias Will James*, de Jacques Godbout, au musée des Beaux-Arts, à 14 h le jeudi 9 mars. L'histoire invraisemblable d'Ernest Duffault, né au Québec, qui remia ses origines canadiennes-françaises pour devenir Will James, *cow-boy* au *Far West*, vagabond mythique, dessinateur réputé, romancier de génie et vedette hollywoodienne. *Lamento pour un homme de lettres*, de Pierre Jutras, le vendredi 10 mars à 14 h, au musée des Beaux-Arts. Ce portrait d'Albert Laberge (1871-1960), le premier écrivain naturaliste québécois, évoque la vie d'un homme partagé entre de grandes ambitions littéraires et un travail de journaliste sportif au quotidien *La Presse*. *Slow Fires : on the Preservation of the Human Record*, de Terry Sanders, le vendredi 10 mars à 16 h au musée des Beaux-Arts. Ce film traite de la détérioration de milliers de livres, brochures, gravures et dessins condamnés à se désagréger en raison de l'acide contenu dans le papier utilisé depuis le 19^e siècle. Des spécialistes du monde entier expliquent les différentes méthodes susceptibles de contrer le problème. *Raymond Chandler*, de David

Thomas, le vendredi 10 mars à 20 h au cinéma Parallèle. La vie tourmentée de Raymond Chandler, dont les « thrillers » sont devenus des classiques.

Rencontres

JULES DESCHÈNES sera à la librairie Hermès aujourd'hui, de 14 h à 16 h, pour s'entretenir de son essai autobiographique intitulé *Sur la ligne de feu*, publié aux éditions Stanké. Henri Tranquille et Yves Gauthier invitent le public à venir interroger André Carpentier, au bar Le K barré (ex-Mélanie - 812, rue Rachel est), le lundi 6 mars de 20 h à 22 h.

À la Place aux poètes, qui se tient au bar La Folie du large (1021, rue de Bleury), la poète animante Janou Saint-Denis reçoit, dès 21 h le mercredi 8 mars, une pléiade de femmes pour marquer à sa façon la journée de la Femme.

À la galerie des Foufounes (87, rue Sainte-Catherine est), le jeudi 9 mars à 20 h, Irène Mayer présente une performance poétique intitulée *Je suis femme*. « Comme je ne peux m'empêcher d'ajouter un support visuel à mes images poétiques, je me suis fait le plaisir d'un costume primitif et d'une mise en scène », prévient la poète.

L'âme du mal

COURRIER

AVANT d'acheter le livre *Le Mal de l'âme*, j'avais lu deux ou trois comptes-rendus, vu des photos du lancement, entendu des commentaires à la radio et j'en passe... Cette opération médiatique m'avait amenée à croire que c'était là un livre important et je me promettais donc quelques heures de lecture passionnante. Je suis tombée de haut.

Ce livre m'a d'abord frappée par son caractère extrêmement prétentieux. Présenté comme un événement-choc, *Le Mal de l'âme* espère brasser nos consciences en nous révéant une grande vérité : nous refusons notre vie intérieure, notre univers émotif. Il veut nous apprendre qu'à mépriser ainsi nos émotions et à idolâtrer notre corps, nous nous dirigeons tranquillement mais sûrement vers notre propre dépression, notre propre mort. Dénoncer une telle réalité est une entreprise louable car le problème est bien réel; mais de là à se présenter comme les frères Wright de l'univers émotif, il y a une grande marge. Car, n'en déplaise à nos auteurs, pour quiconque a épluché les rayons de la section Psychologie de n'importe quelle librairie de centre commercial, cette idée est l'ABC de la psychologie contemporaine. Et pour cause. Les grands auteurs du courant humaniste en psychologie (il existe trois courants importants en psychologie : la psychanalyse, le *behaviorisme* et la psychologie humaniste) en ont fait leur cheval de bataille. Des dizaines d'ouvrages importants et sérieux ont déjà été publiés sur ce thème. Alors, comme dirait l'autre, pour la « révélation », nos auteurs peuvent aller se rhabiller. Bien avant eux, d'autres ont sonné l'alarme.

Non seulement le ton du livre est prétentieux mais son propos, répétitif. On a droit, en effet, à 24 chapitres qui expriment tous la même idée sous différents angles : nous refusons nos émotions et cela nous rend malades. Personnellement, ce qui me rend vraiment malade, c'est de me faire répéter sans cesse la même chose. J'ai peine à croire que le lecteur d'intelligence moyenne n'ait pas compris le propos avant la fin du livre !

Si la redondance m'a agacée, le langage utilisé m'a vivement irritée.

CARON LIBRAIRE
Désirons acheter livres « encore utiles »
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE
251 Ste-Catherine E.

Les auteurs semblent éprouver eux-mêmes cette inaptitude à entrer en contact avec l'univers émotif. Ils restent froids, distants. Ils jettent un regard typiquement intellectuel sur une réalité qui ne l'est pas du tout. On ne les sent pas vraiment à l'aise. Aussi utilisent-ils une classification psychiatrique qui leur sert de bouée pour ne pas se noyer dans la mer houleuse des émotions. Mais cette terminologie savante, qui peut séduire et communiquer une impression d'expertise et de compétence, nous écarte souvent de la réalité qu'ils cherchent justement à décrire.

Je reproche enfin au livre son manque de rigueur. La jaquette nous annonce, en effet, que « ce livre évalue le prix de ce choix (refuser nos émotions, bien sûr !) en même temps qu'il montre la voie pour retrouver les paroles et les gestes de l'intimité et ouvrir les vannes de l'émotion ». Voilà le testament spirituel que nous livrent nos auteurs. C'est bien maigre. D'autant qu'il nous ont bien fait comprendre que, si la psychanalyse est en perte de vitesse, ce n'est pas l'armée de « rapeuthes » (lire thérapeutes de tout acabit : réflexologie, néo-reichen, polarité...) qui pourra nous aider à composer avec notre vie émotive. Je dois dire que le lecteur, à ce point-là du livre, doit se sentir bien déprimé. Non seulement il est maintenant conscient d'être coupé de ses émotions mais il a l'impression du même coup qu'il n'a aucun moyen valable à sa disposition pour s'en sortir.

En présentant les choses de cette façon, Denise Bombardier et Claude Saint-Laurent font fi de l'expérience de milliers de personnes qui ont eu et ont recours chaque année à la psychothérapie comme outil sérieux d'intégration de soi. Mon propos n'est pas de défendre la psychothérapie telle que pratiquée par de vrais professionnels, mais de questionner la valeur d'un livre qui se veut un repère, un phare en la matière et qui n'en parle pas vraiment. Est-ce par ignorance ? Est-ce par manque d'ouverture ? Fraîchement, je ne comprends pas les raisons de ce silence. À la place des auteurs, j'en serais gênée.

Le succès de librairie de cet ouvrage indique à quel point, dans notre univers complexe et difficile, nombreux sont ceux qui ont « le mal de l'âme ». Malheureusement pour eux, la lecture de ce livre risque fort de ne pas les reconforter.

— MARIE JOLICOEUR
M.P.s., psychologue.

LES ÉCRITS DES FORGES
c.p.335 **TROIS-RIVIÈRES** g9a 5g4
C'EST PARTI
La Jeune poésie.

CÔME LACHAPELLE
LA RÉPLIQUE DU DOUTE

CHRISTIANE FRENETTE
CÉRÉMONIE MÉMOIRE

MARIO CHOLETTE
RADIUM

JEAN PERRON
UN SCINTILLEMENT DE GUITARES

FRANÇOIS VIGNEAULT
CROQUIS POUR UN SOURIRE

Gouvernement du Québec.
Ministère des affaires culturelles du Québec

Clark Blaise
Bharati Mukherjee
le chagrin et la terreur

Clark Blaise
Bharati Mukherjee
le chagrin et la terreur

air india: enquête sur un acte terroriste
« Le chagrin et la terreur est donc une lecture obligatoire pour qui veut comprendre les problèmes auxquels peuvent s'attendre les pays aux prises avec des conflits interculturels. »
Jean-Claude Leclerc — LE DEVOIR, 25 février

280 pages
24,95\$

du **Roseau**

Claudette Fortin, Robert Rousseau
PSYCHOLOGIE COGNITIVE
pour une meilleure compréhension de la pensée humaine

440 pages, 25 \$

Presses de l'Université du Québec
Télé-université

L le plaisir des
Livres

Desrapes c'est vous, c'est moi: homme de coeur et de peu de foi

J. DESRAPES
ou **LA PRISE EN PASSANT**
Daniel Guénette
Montréal, Triptyque
1988, 146 pages



JULIEN DESRAPES doit avoir 45 ans en 1988 au moment de ce récit en *flash-back*. Son enfance, ses années de formation et son rendez-vous avec les désarrois de la maturité prennent à l'occasion des airs de conte philosophique. Pas plus qu'il n'en faut. La trajectoire est celle d'une éducation à l'eau bénite et d'une vie exemplaire dans l'ordinaire. Le désir rançonne. Au coeur de l'homme, une boîte noire contient son secret. « Tous peut-être ont de pareils secrets, écrit le narrateur, aussi ridicules, enfouis à jamais. » Peut-être. Là n'est pas l'intérêt premier du roman qui, à mon avis, tient tout entier dans le ton du raconté. C'est une affaire de style. Daniel Guénette a publié trois recueils de poésie avant de se lancer dans ce roman où il se révèle un romancier de grands moyens. Je crois même qu'il y a placé des énigmes, des signes de pistes qui m'ont totalement échappé.

Une symbolique du jeu d'échecs d'abord et avant tout, qui ne redoutait rien pour moi qui ne savais pas ce que je manquais et cette chose, en quatrième de couverture, que je viens juste de découvrir : « [...] un roman (qui pourrait être) intitulé *The Rape* (Desrapes, vous saisissez ?), car tout tourne ici autour d'un rêve où le désir atteint une rare violence. » Il faut se méfier du désir entre guillemets, surtout quand il a la violence d'une pollution nocturne ! En fait, Julien Desrapes est un homme de passions tièdes, d'une grande intégrité et d'une correction calculée. Ça lui fait une vie mesquine et tragique, comme la nôtre. Quiconque est né à la fin de la guerre dans le Québec profond communiera au banal cheminement de ce héros de la conformité et à sa recherche du temps perdu.

Ça lui vient comme ça, un soir, devant la télé. Sa petite Béatrice sur les genoux, qu'il va mettre au lit, il reconnaît à l'écran « le petit Roque » parmi les danseurs. Celui de ce rêve gardé comme le plus intime des secrets. On n'a plus les madeleine qu'on avait ! Ainsi commence le *flash-back* qui emporte toute la première partie de ce roman qui en comporte deux. Daniel Guénette excelle dans les portraits. Ainsi décrit-il son Desrapes : « Le voici qui vient, se présente à votre regard, jamais ne choquerait ni ne blesserait ; et sans être un homme du monde, une école d'affectations et de manières,

il sait vous sourire et vous mettre à l'aise. Cependant, il n'est résolument pas d'un commerce agréable, n'est en rien une personne d'un abord facile. Car il garde ses distances et, par exemple, au beau milieu d'une conversation, apparaît à son interlocuteur comme le plus absent des hommes. Bien qu'il entende tout et ne laisse rien échapper, prenant le relais de vos propos suspendus et répondant très précisément même aux à-côtés de la conversation, soucieux de votre confort, vous passant un plat ou cédant sa place ; par une sorte de savant dosage, conférant à toute rencontre l'aspect d'une chorégraphie dont il serait toujours immanquablement le maître d'oeuvre. » C'est du moins ce qu'il imagine et qui le rend si attachant dans sa duplicité. Il est né en Gaspésie. « Quand il songe à son passé, il n'en reconnaît plus que la pauvreté morale ou le désert de pensée. » Embarqué dans une mauvaise affaire, il se retrouvera en prison où l'aumônier sera pour lui une voie d'évitement. Il entrera, grâce à lui, au collège (classique, à n'en pas douter) où il terminera ses études et deviendra « pion ». Il confisquera aux étudiants les revues cochonnes et se montrera éclairé, car les temps changent. Il entrainera les meilleurs étudiants pour un tournoi d'échecs, notamment le petit Roque pour lequel il éprouve une affinité particulière. Histoire de drogue, le petit Roque sera expulsé du collège, non sans que Desrapes ait pris le

parti de cet amour inavoué. Qui n'ira pas plus loin que ça. *To be a secret or not to be*. Fin de la première partie.

Dans la deuxième partie, Julien a épousé Marielle, une fille de son coin. « Le bonheur sans histoires, cette coupure où l'être se pense, se vit comme on traverse une étape, qu'on croit ultime, alors qu'au-delà de nouveaux paysages pour sûr étonneront. » Une maison dans les cantons de l'Est, un chien et un enfant, une voiture de sport et une aventure avec une pauvre fille, *waitress* dans un trou du coin. Mignable destin, roman qui ne sait plus comment finir. Julien aura un accident pour qu'il y ait un point de chute.

L'auteur a des accents proustiens. D'une façon paradoxale, le peu d'importance de l'anecdote ne fait que souligner l'extrême onction du style qui amalgame habilement les dialogues dans la narration, caractérise efficacement les personnages et fait filer l'anecdote en en faisant voler les feuilles du calendrier comme dans les meilleurs films en noir et blanc. Ainsi se révèle un romancier de grand talent qui s'enferme aimablement dans un récit où il finit par mettre en question sa présence même, ce qui n'est d'aucun intérêt puisqu'il ne s'en était jamais absenté. Proust s'est-il jamais demandé s'il était le narrateur ou le héros ? L'auteur il fait qu'on s'en fiche. Ce roman est un délicieux apéritif, robuste et délicat, son auteur un écrivain de talent et de grands moyens.

Ni Aphrodite, ni Apollon

SOUFFRIR POUR ÊTRE BELLE
Editions Fides en collaboration avec le musée de la Civilisation de Québec, coll. « Pluriels » 1988, 240 pages

FRANÇOISE LAFLEUR

« L'ÉLÉGANCE, c'est un peu comme la vinaigrette. On en raffine la recette avec l'expérience. Il reste que les femmes aujourd'hui s'expriment davantage par le vêtement. » Ce sont là les propos du grand couturier Michel Robichaud, surnommé le « gourou canadien de l'élégance ». Pour Lise Watier, se maquiller procure un immense plaisir : « Le maquillage, c'est un moyen de communication. Il est devenu un instrument qui permet d'extérioriser ce que nous sommes. Il varie selon les humeurs, selon les jours. » Et le docteur Daniel Cloutier explique qu'on « a recours à la chirurgie esthétique au nom d'une beauté intérieure qui doit transparaître... »

L'industrie de la beauté se porte bien au Québec, tout comme en France ou aux États-Unis. La publicité va de pair avec la mode et la mécanique organisée de l'esthétique fait partie de notre culture. Mais le beau et le laid suscitent autant de querelles intellectuelles que le bien et le mal. Pour mieux explorer la notion de beauté, le musée de la Civilisation de Québec a publié un ouvrage, en collaboration avec Fides, voulant ainsi soutenir le

thème de son exposition « Souffrir pour être belle », présentée depuis le 20 octobre et jusqu'au 14 mai. Le livre se veut un objet de réflexion, faisant place à de multiples points de vue sur la question sous la signature d'une quinzaine d'auteurs.

Le journaliste Jean-Pierre Nicaise y analyse le phénomène des corps marchands, Armande Saint-Jean souligne que le féminisme réclame la redéfinition des canons de la beauté, la comédienne Marie Laberge explique que la seule vraie beauté vient du dedans, qu'elle doit vibrer, irradier, et Michel Dostie, sociologue, affirme que « le corps vécu, c'est une histoire de sexe, une intrigue de classe, une affaire de politique, bref une aventure sociale. Des « rapports de peau » et des rapports de force. Autant d'angles différents qui font de l'ouvrage un hymne à la Beauté à travers les siècles.

On n'a qu'à se regarder nu, homme ou femme, devant un miroir. S'apercevant qu'on n'est ni Aphrodite ni Apollon, on pourra dès le lendemain courir chez Nautilus, taire son appétit chez les *Weight Watchers*, se faire dégraisser chez le chirurgien ou encore se revêtir la peau de mille et une crèmes nettoyantes, exfoliantes, hydratantes, revitalisantes, etc., et se retrouver aussitôt le portefeuille dégarni pour tout simplement tenter de ressembler à Aphrodite... Mais, comme Marie Laberge le décrit si bien, « quand avons-nous nourri, homme autant que femme, le dé-

Françoise Lafleur est journaliste pigiste.

Un militantisme extrêmement vigoureux

HISTOIRE DU SYNDICALISME QUÉBÉCOIS
Jacques Rouillard
Montréal, Boréal, 1989, 535 pages

PAULE des RIVIÈRES

PREMIER JUIN 1843. Les 2.500 ouvriers irlandais qui construisent le canal de Beauharnois déclenchent la grève. Ils travaillent alors de cinq heures du matin à sept heures du soir, pour un salaire de crève-la-faim. Ils sont en colère et réclament la journée de travail de 12 heures. Lorsque, armés de fusils et de haches, ils marchent vers le village voisin de Saint-Timothée, pour saccager les magasins de leurs entrepreneurs, les troupes tirent. Bilan : 10 morts, 50 blessés, « la plupart atteints dans le dos ».

Cette révolte est une des premières à éclater dans un Québec qui s'industrialise. Loin d'être exceptionnelle, elle est le prétexte d'un militantisme extrêmement vigoureux, qui, avec la reconnaissance des syndicats en 1872, donne naissance à une véritable classe ouvrière. Les conflits se multiplient, au port de Montréal, dans la construction, la chaussure, le vêtement. L'année 1919 est traversée par un nombre de conflits qui ne sera égalé qu'en 1966, avec la grève du secteur public.

Non, le Québec ne gisait pas engourdi dans les limbes rurales jusqu'à ce que se lèvent les chœurs de la Révolution tranquille. C'est un des mérites de Jacques Rouillard de rallonger ainsi notre mémoire. Mais ce n'est pas le seul. Le professeur d'histoire de l'Université de Montréal nous offre non seulement le portrait détaillé de l'institution syndicale, de ses origines à aujourd'hui, mais également un regard original sur l'évolution du Québec, à laquelle les syndicats ont apporté une contribution vitale. D'inspirantes illustrations et photographies — dont plusieurs tirées des archives Notman du musée

McCord — nous font voyager dans les usines de nos grands-pères et nous familiarisent avec la bouille des premiers chevaliers du travail.

S'il ressort une chose de cette précieuse synthèse, c'est bien la faculté d'adaptation des syndicats. Ce qui, dans l'état quelque peu stagnent du syndicalisme d'aujourd'hui, redonne espoir. Avec une persistance qui ne se démente pas, le mouvement syndical exige des réformes sociales profondes. L'éducation gratuite et obligatoire figure très tôt dans son programme. Après la Première Guerre, il parle d'assurance-chômage, de pensions de vieillesse et d'assurance-maladie.

Devant l'indifférence des politiciens, le club Ouvrier-Centre de Montréal fonde, en mars 1899, un parti ouvrier. À l'élection complémentaire fédérale de 1906 dans Maisonneuve, Alphonse Verville est élu. Mais les libéraux auront raison du jeune parti et ce sont eux qui tireront profit de la forte opposition des Québécois à la conscription. Le gouvernement fédéral réalise, cependant, qu'il serait sage de devenir ami avec les syndicats. Il éloigne les plus militants et entend de consulter les modérés, dont les unions internationales.

« Jusqu'à une époque toute récente, écrit M. Rouillard, les unions internationales font peu de cas de la frontière qui sépare le Canada des États-Unis. Elles ne s'intéressent pas non plus à l'avenir du Canada français. On pense que les intérêts communs des travailleurs transcendent l'allégeance nationale des syndiqués. » À la fin des années 20, résume-t-il, les unions internationales dominent complètement le paysage québécois.

Et qui fera la lutte aux « internationaux » ? L'Église. Son opposition à l'école gratuite et obligatoire, que les syndicats internationaux réclament, lui insufflé l'ardeur nécessaire à la

fondation de syndicats catholiques. « Devant la résistance du clergé, le gouvernement ne légifère sur l'école obligatoire qu'en 1943, bien après les États américains et les provinces canadiennes, qui se sont prononcés dès la fin du 19^e siècle », écrit M. Rouillard.

Avec le temps et grâce à des aumôniers progressistes et audacieux, le clergé contribuera au développement de syndicats militants et nationalistes. L'ancêtre de la CSN, la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC), voit le jour. Là où les unions internationales étaient enfermées dans une syndicalisation par métier, elle se lance dans la syndicalisation de la grande industrie. En 1936, elle représente 37 % des syndicats québécois, le pourcentage le plus élevé de son histoire.

Les syndicats canadiens et québécois ne partagent pas la méfiance viscérale des syndicats américains vis-à-vis de l'intervention du gouvernement. L'attitude de Maurice Duplessis (il s'oppose à la négociation collective, il pourfend communistes et syndicalistes) les refroidit, mais temporairement.

L'activité économique engendrée par la Deuxième Guerre favorise la syndicalisation. En 1944, le gouvernement fédéral adopte la Loi sur les relations ouvrières, qui consacre le droit à la négociation collective. Plus tard, après le regroupement des ouvriers qualifiés et des travailleurs de la grande industrie, ce sera au tour des employés du secteur public de « changer la physionomie du syndicalisme ». « La revalorisation du rôle de l'État passe d'abord par l'amélioration de la condition des employés

de l'État », explique M. Rouillard.

Tout au cours de leur histoire, les institutions syndicales n'ont jamais cessé de se battre entre elles. La FTQ naît en 1957. Affiliée au Congrès du travail du Canada (CTC), elle privilégie la formule des syndicats internationaux, « pour combattre les entreprises qui s'internationalisent ». Mais la fédération traverse bientôt une crise d'identité et crève d'envie lorsque la CSN profite à plein du nationalisme.

Elle effectue donc un formidable réaligement, tient tête au CTC et, après avoir dénoncé « l'idéologie bourgeoise » du séparatisme de 1963 à 1967, appuie la souveraineté-association en 1980. Époustouffant.

La lune de miel, on le sait, n'a qu'un temps. La température baisse brusquement en 1982, à la suite des « graves décisions » du gouvernement du Parti québécois : limite du droit de grève et de négociation et réduction substantielle des salaires de ses employés.

« C'est souvent à l'occasion d'une crise économique que les tendances changent de direction », rappelle M. Rouillard, en minimisant l'impact de « la distinction culturelle » du Québec. L'historien compare le recul économique de 1981-82 à celui provoqué par les crises de 1921 et 1929. Les emplois diminuent, les exigences des travailleurs aussi. M. Rouillard n'écarter pas une quatrième poussée de syndicalisation à la prochaine décennie, qui toucherait les employés de bureau et de commerce. À une condition, cependant, « que les lois du travail soient amendées pour faciliter leur syndicalisation ».

Le don du coeur

SÉJOUR CHEZ MÈRE TERESA
Thérèse Beaudry
préface du cardinal
Paul-Émile Léger
Montréal, Méridien
coll. « Témoignage »
1988, 174 pages

BENOÎT LACROIX, o.p.

L'INTÉRÊT de ce livre est qu'il exprime une expérience de proximité avec la pauvreté. Il s'agit d'une de nos compatriotes qui, délaissant tout un passé honorable, quatre années d'étude aux Beaux-Arts, professeur à l'école polyvalente de Mortagne à Boucherville, décide, à un âge où elle pourrait au moins descendre vers le

sud, de prendre la route de l'est vers Calcutta pour offrir durant quelques mois ses services aux pauvres de mère Teresa. Et la voilà en amour avec ce qui se vit là-bas ! Elle met elle-même la main à la pâte. « Mon coeur est transporté, l'espoir est ravivé... Ces pauvres sont merveilleux. »

Livre rempli d'enthousiasme et de délicatesse à toute épreuve vis-à-vis des êtres et des événements, un souffle d'itinérance biblique passe à travers ces lignes. Thérèse Beaudry possède non seulement le don de raconter, mais encore elle transmet son admiration pour tout ce dont le coeur humain est capable quand il se donne.

LE ROMAN LE PLUS TENDRE ET LE PLUS PERCUTANT DE NAVARRE!

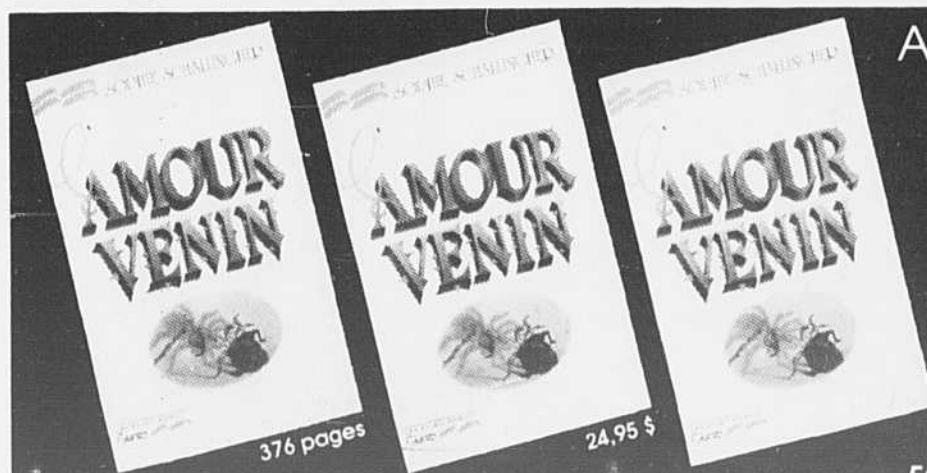
Un hôtel au nom fatal; des êtres qui y viennent en sachant qu'ils n'en reviendront pas... Des êtres désenchantés, solitaires, blessés, qui essaient d'oublier leur lassitude de vivre avant le dernier voyage.

HÔTEL STYX
Yves Navarre
228 pages - 19,95 \$

ÉDITIONS ALBIN MICHEL



En vente chez votre fournisseur préféré



Amélie, cinq ans, cache sa nouvelle amie Nellie... une araignée qui tue.

Histoire d'amour, histoire d'horreur, L'Amour venin

de Sophie Schallinger est un roman qui vous surprendra jusqu'à la fin.

Quinze

Collection "Les Beaux Romans"

En vente chez votre fournisseur

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 4 mars de 14h à 16h

JULES DESCHÈNES
SUR LA LIGNE DE FEU
Stanké

Vendredi 10 mars de 17h à 19h

CLAUDE LÉVESQUE
DISSONANCE

Samedi 11 mars de 14h à 16h

RENÉE MAHEU
PIERRETTE ALARIE
LÉOPOLD SIMONEAU
DEUX VOIX, UN ART
LIBRE EXPRESSION

Mardi 14 mars de 17h à 19h

JOHN SAUL
PARADIS BLUES
PAYOT

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

CENTRAIDE A BESOIN DE VOTRE AIDE.

DONNEZ.



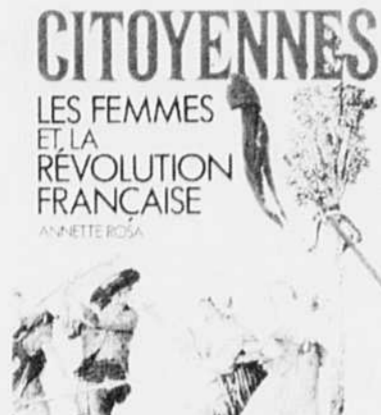
L le plaisir des
livres

La révolution française à la devanture des librairies

YOLAND SENÉCAL

SUR LA MOISSON d'ouvrages suscités par la célébration du bicentenaire de la révolution française, on a débuté, la semaine dernière, par les dictionnaires — et singulièrement le *Dictionnaire critique* (Flammarion) — et une histoire générale, celle de Gaxotte qui vient d'être rééditée par la maison Complexe et actualisée. Nous traiterons cette semaine de monographies : parutions nouvelles. Ainsi, on passera du général au particulier.

Un des ouvrages récents les plus intéressants qu'il nous a été donné de lire est celui de Gérard Beloin, *Entendez-vous dans nos mémoires...* ? *Les Français et leur révolution* (Paris, éditions La Découverte, 1989, 270 pages). « Ceci n'est pas un livre de plus sur la Révolution française », lit-on sur la jaquette. Si, mais il est différent. Dans une première partie, Beloin présente les représentations que des types d'acteurs sociaux se font, dans la France d'aujourd'hui, de la révolution (« Fragments d'une mémoire éclatée »), avec comme source des entrevues. La seconde partie (« La Révolution au cœur du XXe siècle ») est un essai historique sur les évocations — positives ou négatives — de la révolution depuis la naissance du Parti communiste français, l'Action française et les années plus récentes, en passant par le régime de Vichy. Ces deux parties sont fort dissemblables et elles réduisent l'unité de l'ouvrage. *Entendez-vous*



CITOYENNES
LES FEMMES ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
ANNETTE ROSA

dans nos mémoires ? est un texte hétérogène : les commentaires hors-sujets abondent ; à un moment donné, on se retrouve en pleine bataille de Diên-Biên Phủ ! Ces réserves n'enlèvent pas à l'ouvrage de Beloin ses qualités. La première partie met en vedette la mémoire collective sur la révolution ; il appert que celle-ci diverge en fonction des collectivités. Pour ce qui est, en premier lieu, des adolescents interrogés dans diverses institutions scolaires, le moins qu'on puisse dire est que leur connaissance de l'histoire est... aléatoire. Au sein des cadres de l'armée, la perception de la révolution n'est pas très favorable ; même sentiment chez les descendants des Vendéens, qui se souviennent du génocide. Les catholiques sont mitigés, cependant que les intégristes sont carrément contre-révolutionnaires. Les francs-maçons,

les juifs et protestants ont conservé — toujours suivant les investigations de l'auteur — un excellent rapport avec la révolution. Les paysans, pour eux, n'ont pas conservé une mémoire collective très vivace des événements des années 1790. Leur sentiment, souvent, est que « ça se passe toujours à Paris » (cf. p. 101 ss.). Enfin, les immigrants vivants sur le sol français et originaires des anciens territoires d'outre-mer ont une vision particulière de la révolution. Elle est symbolisée par cette déclaration d'un intervenant : « Ils (les Français) parlent avec fierté des droits universels, de droits que la France aurait inventés pour le monde entier, mais à leur porte, dans leur rue, il suffit que quelqu'un ait la peau noire pour qu'on lui laisse entendre que ces droits ne sont pas pour lui. Alors, comprenez que j'ai du mal à parler de révolution française. »

L'auteur, malheureusement, commente trop : il s'intercale entre les acteurs sociaux plutôt que de leur laisser, de manière brute, la parole. Ces acteurs, d'ailleurs, ne sont pas choisis en fonction d'échantillonnage rigoureux. Il ne s'agit pas ici d'un sondage mais d'une enquête, ce qui n'invalide pas ses résultats. La seconde partie est moins pertinente. Beloin retrace la présence de la révolution dans le discours politique français de notre siècle, particulièrement chez les communistes : il insiste sur l'interaction entre les révolutions française et bolchévique ; alors que le régime de Vichy en prend le contre-pied. Pour le gaul-

lisme, la révolution est introduite dans le cours de l'histoire de France dont on met de l'avant l'unicité. Au contraire, le mouvement de mai 68 se réfère peu à la révolution. Les années récentes insistent surtout sur le legs de la révolution en matière de droits de l'homme et de démocratie. Furet ne dit pas autre chose. L'intérêt premier d'*Entendez-vous dans nos mémoires...* ? est de situer les représentations actuelles de la révolution, deux siècles après son déroulement.

Les femmes et la révolution : voilà encore un sujet nouveau et qui, de plus, n'est pas évident. Aucune femme parmi les « grands ancêtres », aucune femme dans les nombreuses assemblées de la période, des États généraux au conseil des Cinq-Cents. Honnies ou adulées, quelques figures ressortent : Marie-Anthonette, Charlotte Corday (la meurtrière de Marat), Madame Roland, l'égérie des girondins. Pourtant, il y a beaucoup à dire sur le sujet. Annette Rosa en fait la preuve dans *Citoyennes. Les femmes et la Révolution française* (chez Messidor, Paris, 1988, 253 pages). C'est un ouvrage sérieux, mais qui se lit agréablement ; il est illustré en abondance. N'oublions pas, en outre, que chez Messidor, on est à gauche.

Après avoir fait le portrait — peu reluisant en vérité — des femmes sous l'Ancien Régime, en dépit de quelques exceptions notables, A. Rosa dresse un tableau de divers aspects de la vie féminine sous la révolution. On croirait lire, à certains moments, un livre de la série « La vie quotidienne... ». Effectivement, on connaît le rôle des femmes dans plusieurs insurrections révolutionnaires et dans le soulèvement de l'Ouest.

La question essentielle a aussi été posée par A. Rosa et, dans la postface, par Elisabeth Guibert-Sledziwski : la révolution a-t-elle fait progresser la cause des femmes ? La réponse est ambiguë, et encore moins évidente. Car la révolution, de prime abord, ne paraît pas proféministe : on a refusé le droit de vote aux femmes, on les a même exclues de toute vie politique en 1795 ; sans parler des déclarations de révolutionnaires qui, à certaines exceptions (dont Condorcet), sont souvent hostiles à la gent féminine. Mais attention aux anachronismes. Parlant du vote des femmes, Annette Rosa écrit : «... les femmes ne l'ont guère réclamé. Le vote [...] leur semblent négligeables en comparaison d'une participation concrète et active à la "chose publique", au bien commun, au salut de la patrie, qui fonde véritablement leur appartenance au corps social et au Peuple souverain. Ce qu'elles souhaitent avec force en revanche, c'est l'instruction » (p. 226). En ce dernier domaine, l'auteur affirme que le temps manquera à l'achèvement du programme de la Convention !

La postface d'Elisabeth Guibert-Sledziwski est toute consacrée à ce bilan, et de façon plus intelligente que chez A. Rosa. Pour elle, la révolution a fait avancer la condition féminine à trois niveaux. D'abord par la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, étant entendu, alors, que le masculin intègre le féminin. Ensuite par « l'avènement de la femme civile » : si la citoyenne n'est pas reconnue comme un sujet politique, en revanche, « La Révolution lui construit une personnalité civile moderne. [...] En d'autres termes, la Révolution permet l'avènement juridique d'une femme individualisée, libre de ses sentiments et de ses choix » (p. 246). Enfin, il s'agit de « l'avènement de la femme civique », qui s'établit contre le droit, cette fois, et hors de tout cadre institutionnel, par la participation aux événements révolutionnaires. À ces analyses subtiles, non dénuées de vérité, on doit répondre que les droits et pratiques mentionnés n'ont pas toujours été suivis d'effets dans la réalité...

Citoyennes, d'Annette Rosa ? Un ouvrage intéressant, mais qui est loin d'épuiser le sujet.

L'Histoire de la noblesse française depuis 1789 : que voilà un autre sujet qui sort des sentiers battus. On n'a jamais écrit une telle histoire de la noblesse à partir du moment où elle cesse d'avoir une existence juridique. Christian de Bartillat l'a fait (tome 1, *Les Aristocrates. De la Révolution au Second Empire*, Paris, Albin Michel, 1988, 457 pages).

Avant la révolution, la noblesse se subdivise, *grosso modo*, en deux. La haute noblesse de cour qui, jouant les apprentis sorciers, est proche des idées à la mode, fréquentant les encyclopédistes, s'intégrant à la franc-maçonnerie, etc. Mais beaucoup, le temps venu, sauront mourir avec grandeur. L'autre noblesse est celle

de la province, plus humble mais généralement éloignée des idées pré-révolutionnaires.

C'est quand la révolution se radicalisa que l'ensemble des nobles se sentiraient solidaires du roi. Pour les uns, se sera l'émigration, l'armée de Condé ; pour d'autres, l'insurrection intérieure ; plusieurs, aussi, se cachèrent. On calcule qu'environ 5,000 nobles périrent ; les arrestations furent plus nombreuses ; sans compter la perte de biens patrimoniaux (pillage

ou vente). C'est dire qu'on n'aurait pas donné cher de la noblesse à la fin du XVIIIe siècle...

Pourtant, elle sut accomplir un exceptionnel redressement. On ne traitera pas longuement du XIXe siècle, qui nous entraînerait hors-sujet. Mais on doit noter que, progressivement, les émigrés sont rentrés en France dès la fin du XVIIIe siècle ; plus encore sous Napoléon, qui en a rallié un certain nombre à son ré-

Voir page D - 6 : Révolution

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LE LYS D'OR
Philippe Sollers
Gallimard
252 pages

UN PROFESSEUR de chinois au Centre d'études religieuses, âgé de 40 ans, rencontre par hasard, dans un magasin d'antiquités, une riche héritière de 28 ans, Reine. Il en tombe amoureux, la poursuit. Elle se dérobe avant de demander au professeur d'écrire sa vie et les péripéties de leur relation amoureuse dans les moindres détails. Ces nouvelles Mille et Une Nuits, à la Sollers, sont foisonnantes de digressions sur les moeurs modernes. Parsemé de plus de 200 citations, ce roman marque un tournant de plus dans la carrière houleuse de l'enfant terrible des lettres françaises.

LE DICTIONNAIRE
Jérôme Garcin
Éditions François Bourin
452 pages

LE RÉDACTEUR en chef de *L'Événement du jeudi* a eu la bonne idée de demander à plus de 250 écrivains français d'écrire l'article d'encyclopédie qui leur sera consacré après leur mort. Ce petit jeu donne des résultats surprenants et quelquefois hilarants. On remarque que le regard ironique et plein d'humour des auteurs sur eux-mêmes les empêche de se prendre trop au sérieux, même si certains ont répondu très sérieusement à la demande.



LA CHOSE EN SOI
Fruttero et Lucentini
Arléa
167 pages

QUE FERIONS-NOUS si les objets nous trahissaient ? S'ils cessaient de remplir les fonctions qui les définissent ? Si une bouteille de whisky se vidait d'elle-même ? La réalité serait remise en question, pour le moins. Et une déduction transcendantale des principes purs de l'entendement s'imposerait. Les phénomènes et les monèmes sont en jeu dans cette histoire abracadabrante. Kant, Hegel, Descartes, Marx, saint Thomas d'Aquin et bien d'autres s'interposent dans un conflit familial burlesque digne des autres livres de Fruttero et Lucentini. Il s'agit ici, évidemment, d'une pièce de théâtre.

QU'EST-CE QU'UNE FEMME ?
A.-L. Thomas
Diderot et madame d'Épinay
un débat préfacé par Elisabeth Badinter
P.O.L.
194 pages

EN 1772 paraît le texte du frère A.-L. Thomas, *Essai sur le caractère, les moeurs et l'esprit des femmes* après la première lecture de l'essai par Thomas à l'Académie française, le 25 août 1770, la *Correspondance littéraire* note, sous la plume de Grimm : « Monsieur Thomas connaît les femmes à peu près aussi bien

(mal) que les hommes. » Le ton du débat est donné. Diderot et madame d'Épinay réagirent vivement. Ce sera un combat entre le camp qui affirme que les comportements féminins sont les résultats de l'éducation et de la culture (madame d'Épinay en tête) et ceux qui soutiennent, au contraire, que les comportements féminins proviennent de la nature féminine (Diderot).



LES TROIS ROSES JAUNES
Raymond Carver
traduit de l'américain par François Lasquin
Nouvelles Payot
226 pages

CARVER était un maître de la nouvelle américaine. En trois recueils traduits en français, *Les Vitamines du bonheur* (1985), *Parlez-moi d'amour* (1986) et *Tais-toi, je t'en prie* (1987), il avait réussi à devenir une tête d'affiche de la littérature américaine en France. Une chirurgie froide qui tranche dans le vif des sujets qu'il aborde, voilà comment on caractérise le style de Carver. Ce dernier recueil ne fait pas exception.

RACE, NATION, CLASSE
Étienne Balibar
et Immanuel Wallerstein
éditions La Découverte
308 pages

POURQUOI le racisme est-il encore en progression dans le monde ? D'après les auteurs, il s'agit d'un rapport social indissociable des structures mêmes de ce monde (division du travail, centre et périphérie, État-nation, ethnicité fictive, etc.) : le complètement intérieur de l'universalisme « bourgeois ».

PORTRAITS DES HÉROS DE LA NOUVELLE-FRANCE
Images d'un culte historique
Denis Martin
Hurtubise/HMH
coll. « Cahiers du Québec »
176 pages

DENIS MARTIN fait revivre dans ce volume l'histoire « figurée » de nos héros laïcs et religieux, depuis la découverte du Canada jusqu'à la conquête. Son étude, reposant sur une imagerie riche de plus de 150 oeuvres peintes, gravées et sculptées — dont certaines sont inédites — révèle la « face cachée » des héros de notre Panthéon national.

DARLINGHISSIMA
Janet Flanner
présenté et commenté par Natalia Danési-Murray
Des femmes, 506 pages

CE VOLUME regroupe des lettres que Janet Flanner, connue sous le pseudonyme de « Genêt » du temps où elle écrivait ses « Lettres de Paris » pour *The New Yorker* (1925 à 1975), expédiait à son amie Natalia, journaliste et éditrice italienne émigrée à New York. Par cette correspondance, qui s'étend de 1944 à 1978 (mort de Janet), on voit défiler les événements marquants de l'après-guerre.

LE PLUS GRAND CONCOURS DU PRINTEMPS

RADIO CITÉ
107 FM

CONGÉ



DE FACTURES POUR 1 AN
FAITES CONNAÎTRE RADIO CITÉ FM 107 À UN AMI, PARENT, VOISIN OU COLLÈGUE DE TRAVAIL ET GAGNEZ, TOUS LES DEUX, UN PRIX DE 19,200\$ CHACUN.

6 000\$
6 000\$
6 000\$
1 200\$

500\$/loyer par mois

500\$/location d'auto par mois

500\$/épicerie par mois

100\$/ménage par mois

ROYAL LePAGE

LOCATHÈQUE

METRO
Ménage-Aide

+ 70 prix instantanés en certificats-cadeaux de 100\$, de votre épicière METRO

Pour tous les détails

ÉCOUTEZ RADIO CITÉ FM 107

L'EMPREINTE

de Danielle Fournier

Un livre d'émotions, de souffle, qui s'invente à travers la connaissance de l'Autre comme être absent. L'inceste, le désir, l'amour, la sexualité, la mort, autant de sujets que l'auteur aborde dans ce récit où l'écriture se fait redondante, obsessionnelle, puisant à même l'histoire, le souvenir, sa charge émotive empreinte d'amour et de haine.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



127 pages
12,95\$

L le plaisir des
livres

Travestir en psychodrame un malheur très personnel

LE BEAU RÔLE
Louis Gardel
Paris, Seuil, 1989, 186 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

HONNÊTE, l'auteur n'a pas voulu inscrire son récit à la section romans du catalogue des nouveautés, chez son éditeur. *Le Beau Rôle*, sorte de canevas pour une hypothétique pièce théâtrale, canevas néanmoins très écrit, très littéraire, est le type d'ouvrage dont on est accoutumé de dire qu'il est inclassable.

Celui qui raconte, ou plutôt celui qui met en scène, en situation les personnages, se prénomme coura-

geusement Louis, comme l'auteur. Quant à sa jeune famille, sa femme Marie et leurs trois enfants, la maison familiale et même la résidence secondaire, en Beauce, elles constituent le décor très conventionnel du cadre bourgeois, branché, qui a réussi dans la vie. D'où la surprise, d'abord amusée, puis l'étonnement du lecteur quand fait irruption et puis s'installe dans l'appartement de Neuilly une sorte de vagabond, sale, de surcroît recherché par la police, alcoolique et homosexuel.

Comment ce couple, qui dinaît tranquillement au Wepler de la place Clichy, adopte-t-il ce marginal dont le sans-gêne n'a d'égal que l'opportunisme? C'est ce que tente d'expliquer, et réussit souvent, le narrateur, utilisant tour à tour le dialogue, des indications de metteur en scène, se mettant lui-même dans la peau du *deus ex machina* et réservant « le

beau rôle » à l'intrus. C'est intéressant, imprévu, mais en même temps devient répétitif, le terrible « invité » se conformant à tous les stéréotypes que l'on prête aux parasites de notre société de consommation.

Le livre de Louis Gardel, ce romancier venu d'Algérie et qui nous a déjà donné *Fort Saganne*, en 1980, le film qui offrit, grâce à Alain Corneau, un rôle en or à Gérard Depardieu, puis *Notre homme*, en 1985, l'histoire d'un médecin arriviste et grand séducteur, ce tout dernier ouvrage, donc, ne serait qu'un brillant essai, une tentative de sortir des lieux communs du roman, s'il n'offrait en même temps, et sous une forme extrêmement pudique, l'évocation d'un drame intime qui a certainement bouleversé notre auteur. Dans ce trio inattendu qui constitue le couple et leur encombrant protégé, la jeune femme Marie est

constamment présente mais en même temps... comme en coulisses, puisqu'il faut utiliser avec *Le Beau Rôle* le langage du théâtre. Or cette épouse presque parfaite, chérie par son époux, sera percée à jour par Hervé le ténébreux, Hervé le terrible qui la reconnaît comme alcoolique. Tout le drame, cette fois réel, tient dans l'approche, oblique, presque sibylline pour les lecteurs, de ce personnage de femme, dont on soupçonne qu'elle est le secret douloureux de l'auteur.

Il y a un moment, dans le récit, qui éclaire faiblement, comme à *giorno*, sans les feux habituels de la rampe théâtrale, cette énigmatique jeune femme. « Il faudrait montrer, dans cette scène [...] écrit le narrateur, que Marie était, malgré les apparences, beaucoup plus proche d'Hervé que ne l'était mon personnage. Laisser deviner, donner à pressentir

qu'elle avait compris pourquoi je m'intéressais à lui et qu'elle avait compris sans doute encore mieux pourquoi lui s'accrochait à moi. »

Il est malheureusement douteux que l'on s'intéresse autant et aussi longtemps que le couple Louis et Marie à cet odieux, cet assez répugnant parasite qu'est Hervé. L'auteur fait tout ce qu'il peut pour « l'intégrer » à son spectacle imaginé : l'entraîne à une réception de mariage, convainc la mère, qui vient de province avec un sac plein de fric, de quoi lui permettre l'évasion vers le Brésil, va même le rechercher dans une sorte de bouge où le triste sire a retrouvé un compagnon homo, bref, joue à fond son rôle à lui de bon Samaritain.

(Pour ajouter à la fiche... anthropométrique d'Hervé, l'auteur lui donne l'accent québécois (!) et lui fait répéter, à tout moment, qu'il est « à bouite », déformation de l'expres-

sion « au bouite », bien de chez nous !)

Pour en finir avec cette tragi-comédie, on entendra au bout du fil, comme le narrateur, Hervé appeler au secours dans le vide. « Dix fois, vingt fois, il a répété : 'Il faut que je descende plus bas... je vais aller sous les ponts, toujours plus bas... J'ai pas mangé assez de merde. Plus bas... Pas assez de merde...' ». L'auteur conclut : « J'ai reconstitué et donc, en grande partie inventé la plupart des dialogues de ce récit. » Dommage que, ne voulant sans doute pas « travestir » de la même façon le destin, qu'on devine tragique, de Marie, l'auteur nous ait dissimulé ce qu'il advint, tout au long de sa descente dans l'enfer de l'alcool, de cette femme visiblement très aimée. C'était bien évidemment son droit le plus strict d'écrivain, qui dit ce qu'il veut et qui tait l'indicible.

Je, me, moi... Kirk Douglas

LE FILS DU CHIFFONNIER
Mémoires
Kirk Douglas
Paris, Presses
de la Renaissance
décembre 1988, 510 pages

MARIE LAURIER

TOMBEUR sans scrupule ni pudeur, il a tenu les plus belles femmes de Hollywood dans ses bras et il ne manque pas de nous en relater tous les détails : Rita Hayworth, Joan Crawford, Marilyn Monroe, Gene Tierney, Marlene Dietrich. Il a failli dévorer toute ronde Brigitte Bardot et poursuivi sa fiancée Pier Angeli qui l'a berné en lui rendant la monnaie de sa pièce.

À 72 ans, avec une superbe qui a ébaubi Bernard Pivot, il a défendu épelement, l'autre dimanche, son statut de star alors que le publiciste Jacques Séguéla s'est évertué à le convaincre qu'il était plutôt un « grand acteur », un talent que Kirk Douglas, un des derniers monstres sacrés du cinéma américain, a manifestement démontré sur le plateau d'Apostrophes.

Ce fils de chiffonnier, né dans l'extrême pauvreté au point d'avoir souffert de la faim, issu de parents juifs russes en banlieue de New York, n'en était pas à un exploit près, lui qui fut un « champion » dans des dizaines de films dont l'inoubliable Van Gogh, projetant dans ses rôles l'ardeur et la combativité nées avec lui dans son berceau, au milieu de sa mère, de ses six sœurs et d'un père distraît et indifférent.

Kirk Douglas, avec sa fossette toujours aussi profonde qui est en quelque sorte sa « marque de commerce » et qu'on a voulu — horreur ! — camoufler un de ces jours, avec ses yeux bleus inquisiteurs et sa réputation de macho, aurait pu intituler son autobiographie *Je, moi et moi-même*, tant ses souvenirs ne concernent que sa personne en parfaite harmonie avec son côté prétentieux et la réputation de star qu'il s'attribue bien volontiers.

◆ Marineau

littérature pour la jeunesse en 1988, *Cassiope ou l'été polonais* aux éditions Québec/Amérique. Ce roman est le premier que publie Michèle Marineau, jeune auteure montréalaise née en 1955. Elle se dit évidemment encouragée à poursuivre. « J'ai longtemps voulu écrire, mais j'avais une conception toute romantique du métier d'écrivain. J'ai fait deux ans de médecine avant de compléter deux certificats en traduction. Au bout d'un certain temps, comme je n'avais rien à dire d'absolument nouveau, j'ai décidé d'écrire une histoire simple avec un héros sympathique qui pourrait rejoindre les jeunes. Je me souvenais très bien des émotions étranges que j'avais vécues lorsque j'avais 14 ans : premiers sentiments amoureux, révolte contre l'autorité parentale entre autres. Et comme j'ai deux enfants en bas âge (5 ans et 2 ans), je voulais, rétrospectivement, me rendre sympathique à leur yeux dans 12 ans. » Michèle Marineau écrit présentement une suite à *Cassiope*... et laisse reposer un début de roman policier entamé avant l'écriture du texte gagnant.



tres géantes sur des panneaux-réclames.

Kirk Douglas raconte avoir gagné tous ses galons : la Légion d'honneur, la gloire, le prestige, la superbe (et les femmes) et, à travers ce prisme de lui-même, il n'hésite pas à se donner constamment le beau rôle de celui qui a tout fait pour les autres et qui n'a rien reçu de gratuit en retour. On ne peut croire à tant d'altruisme mais c'est sans doute le propre des mémoires écrits par je, moi et moi-même qui porte cette vedette à en remettre.

Kirk Douglas prouve dans son livre qu'il est évidemment un personnage qui a franchi la force de ses poignets à franchir les *Sentiers de la gloire*, pour reprendre le titre d'un de ses films, et il ne se prive pas d'étaler sa vie intime devant nous, ce qui ne va pas sans susciter chez le lecteur un certain malaise, et un peu beaucoup de scepticisme.

Mais, encore une fois, c'est le propre d'un mémorialiste d'avoir une mémoire sélective et de ne nous épargner aucun repli de son existence. Kirk Douglas excelle dans ce genre et il est le seul à en porter le poids de l'authenticité et à y donner une caution de crédibilité. Et l'on finit par se prendre au jeu de ce chassé-croisé de souvenirs d'un homme qui continue de s'émerveiller de sa réussite.

Marie Laurier est journaliste au DEVOIR.

Un beau genre

LE SEXE DES MOTS
Marina Yaguello
Paris, Belfond, 1989, 165 pages

MARIE-EVA de VILLERS

PANORAMA INCISIF et sans prétention du fonctionnement du genre en français, *Le Sexe des mots* se dévore en quelques heures et fait admirablement le point sur cette question toujours difficile.

On sait que les êtres inanimés (ont-ils une âme ?) reçoivent une désignation dont le genre est généralement arbitraire. *Un jade, une pierre*. Par contre, le sexe des êtres animés motive le genre de leur désignation : *homme/femme, cousin/cousine, romancier/romancière, cheval/jument*. Marina Yaguello connaît bien le sujet : en 1978, elle publiait chez Payot une étude passionnante, *Les Mots et les femmes*, qui posait les jalons de sa réflexion originale sur le genre des mots.

Son nouvel ouvrage se présente comme un lexique non exhaustif qui n'a pas à être lu de façon linéaire : on ouvre le recueil au hasard et on se régale. Chaque entrée fait l'objet d'un développement plus ou moins long, toujours intéressant, souvent amusant que des contextes littéraires extraits de la base de données « *Frantext* » viennent étayer, s'il y a lieu.

En voici quelques exemples :
« *torero*
Alors là, on n'est pas près de voir une femme dans l'arène ! Le problème du féminin ne se posera jamais... »
« *zouave*
On n'est pas près de voir une zouave sous le pont de l'Alma. »
« *électrice*
Contrairement à *autrice, électrice*

s'est imposé sans peine dans l'usage. Les hommes politiques (tout comme les rédacteurs d'affiches électorales) prennent d'ailleurs grand soin de ne pas utiliser *électeur* dans son sens générique et s'adressent aux *électrices* et aux *électeurs*, comme pour s'assurer que les femmes se sentiront concernées... »

Marina Yaguello illustre clairement à l'aide de ce dernier exemple que le masculin dit générique ne semble pas jouer de façon suffisamment explicite, du moins pour les politiciens avides de votes, ce rôle de neutre qui, selon toutes les grammaires autorisées, inclut le masculin et le féminin.

Ceux et celles qui connaissent le premier ouvrage, *Les Mots et les femmes*, apprendront peu à la lecture de *Le Sexe des mots* qui reprend *grosso modo* les mêmes thèmes. Cependant, dix ans se sont écoulés et

tre les deux ouvrages : la linguiste est donc en mesure de faire le point et de mesurer le mince terrain parcouru, en France tout au moins.

Au passage, Marina Yaguello mentionne — parce qu'elle la connaît bien — la situation particulière du Québec où l'évolution a devancé l'usage européen, en matière de désignations de fonctions.

Avec *Le Sexe des mots*, Marina Yaguello met brillamment en évidence les blocages sociaux, psychologiques qui modèlent la structure linguistique et décident du genre des mots ; elle démonte comme le mécanisme d'une horloge les multiples interactions entre la forme et le sens, entre la tradition et l'innovation. Pour se mettre à jour et sourire, à lire absolument !

Marie-Eva de Villers est auteure du *Multidictionnaire des difficultés de la langue française (Québec/Amérique)*.

◆ Smart

Francophile depuis sa plus tendre enfance, Patricia Smart se dit « très honorée » de cette distinction que lui vaut son ouvrage intitulé *Écrire dans la maison du père* (Québec/Amérique) ou « l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec ».

Dans l'ouvrage qui a été officiellement primé hier, Patricia Smart se demande si les femmes écrivent autrement que les hommes et si oui, s'il est possible de caractériser cette différence.

Écrire dans la maison du père est le fruit d'une dizaine d'années de réflexion de Patricia Smart qui a décrypté les auteures féministes ac-

tuelles telles que celles mentionnées ci-haut, en les comparant aux Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy, Anne Hébert, sans oublier les Claude-Henri Grignon, Félix-Antoine Savard, Hubert Aquin, Saint-Denis Garneau. Cherchant une explication à la tragédie, à l'errance, à la noirceur, au mysticisme exacerbé qui hante les oeuvres des écrivains masculins québécois, Patricia Smart jette ainsi un regard éclairant et incontestablement neuf sur les « classiques » de notre patrimoine littéraire.

Patricia Smart est directrice et coordonnatrice des études de la femme à l'Institut des études canadiennes de l'Université Carleton, à Ottawa.

La bonne littérature chez vlb

156 pages
12,95\$

COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER
de Dany Laferrière
La nouvelle édition de ce roman qui a fait de Dany Laferrière un des écrivains marquants de sa génération. De l'intelligence, de l'humour, de l'érotisme: un regard neuf et différent sur Montréal. « Un petit roman tout à fait remarquable, écrit dans une langue allègre et nerveuse. »
Gilles Marcotte, *L'Actualité*

160 pages
9,95\$

LA RUPTURE DES EAUX
de Maryse Pelletier
Une pièce qui remet en question l'approche médicale traditionnelle, à l'heure où le spectre de la dénatalité sert de catalaplasme aux vrais problèmes de notre société. « La rupture des eaux raconte, pour l'essentiel, à l'aide de personnages remuants, une histoire vive et perspicace... »
Alain Pontaut, *Le Devoir*

144 pages
12,95\$

LA FEMME D'INTÉRIEUR
suivi de
UNE FEMME À LA FENÊTRE
de Robert Claing
Ces deux pièces sont aux antipodes du théâtre traditionnel. Loin des grands drames et des tragédies habituelles, elles racontent, avec une même économie de langage, la folie ordinaire et les banalités de la vie quotidienne.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Évitez la fumée
Pour mieux respirer

Louise Courteau
éditrice

Un superbe livre de poésie et de chansons de Pierre Beaudet, illustré de 5 oeuvres de Gilles Desmarais, et une cassette à enregistrement numérique (Jeannine Lachance, accompagnée de Pierre Beaudet, interprète 10 chansons de l'auteur.)

CHANSONS ET POÈMES RETROUVÉS

Le livre et la cassette ne seront pas vendus en librairie. Tirage limité à 300.

Les personnes intéressées se procurent le livre directement chez l'éditrice au prix de \$75. L'éditrice assume les frais d'envoi.

Joignez tout simplement votre carte d'affaires à votre chèque ou mandat.

L'auteur dédicacera et numérotera votre exemplaire.

LOUISE COURTEAU ÉDITRICE INC.
7364, St-Denis, MONTRÉAL, QC H2R 2E4 — 272-4712

POÈMES DE ROUTE
GÉRALD GODIN

72 p. — 11,95\$

Après *Ils ne demandaient qu'à brûler*, Grand Prix du livre de la Ville de Montréal et le Prix Québec-Paris, Gerald Godin nous offre un nouveau recueil où on reconnaît la simplicité empreinte de détresse, la passion des mots et l'amour des petits gens qui rendent incomparable sa poésie.

Poèmes de route nous parle de la vie, de l'amour et de la mort, avec simplicité, mélancolie et ironie où nous découvrons un Gerald Godin intime, qui élève la banalité au rang du mythe.

l'Hexagone POÉSIE

GÉRALD GODIN
POÈMES DE ROUTES

Après *Ils ne demandaient qu'à brûler*, Grand Prix du livre de la Ville de Montréal et le Prix Québec-Paris, Gerald Godin nous offre un nouveau recueil où on reconnaît la simplicité empreinte de détresse, la passion des mots et l'amour des petits gens qui rendent incomparable sa poésie.

Poèmes de route nous parle de la vie, de l'amour et de la mort, avec simplicité, mélancolie et ironie où nous découvrons un Gerald Godin intime, qui élève la banalité au rang du mythe.

l'Hexagone POÉSIE

GUY DUCHARME
CHEMINS VACANTS

Chemins vacants dit l'errance, l'amour et la contemplation. Mais si les «chemins» sont ici une ouverture pour la réflexion et la rêverie, ils appellent moins un départ qu'un retour. On ne quitte vraiment aucun lieu et le monde est un jeu d'équilibre troublant, dont on est le centre et non le spectateur.

Dans ce premier livre, Guy Ducharme affirme déjà une sûreté étonnante dans l'écriture. Ses poèmes, courts, denses, ont l'éclat de la passion de l'être qui s'obstine à avancer malgré les obstacles.

92 p. — 12,95\$

l'Hexagone POÉSIE

CHEMINS VACANTS
GUY DUCHARME

92 p. — 12,95\$

l'Hexagone POÉSIE

Le plaisir des Livres

Il y a beaucoup de pièces dans la maison du Père



Jean **ETFIER-BLAIS**
▲ Les carnets

LES ROMANS de Marcel Aymé viennent d'entrer dans la Pléiade. Cette collection, sur papier bible, d'une grande élégance de présentation, regroupe les meilleurs écrivains du monde entier, ceux qu'on appelle volontiers les classiques. Fondée avant la guerre par l'éditeur suisse Schaffrin, ami de Gide, elle fut rachetée par Gaston Gallimard et prit rapidement son envol. On y réédite en ce moment Saint-Simon, c'est tout dire. Marcel Aymé voisinant avec Saint-Simon, qui l'eût cru ! C'est qu'il y a beaucoup de pièces dans la maison du Père et Marcel Aymé, si pur, si constamment à découvert, observateur si tranchant dans la nature humaine, homme du verbe, serviteur courtois de notre langue, mérite d'avoir sa place dans la ligne de feu. Je verrais bien un jour un Queneau à ses côtés, parmi les incorruptibles, ceux qui ont affirmé leur personnalité avant tout, les écrivains secrets, qui n'ont rien fait d'autre que d'écrire, qui se sont situés au-dessus des partis et des querelles de la mode, pour qui ce qu'ils avaient à raconter dépassait de mille coudées toutes les idéologies. Car, il faut bien le reconnaître, l'idéologie est souvent le moyen le plus rapide d'avancement dans la carrière littéraire. Comme par hasard, les idéologues se trouvent presque toujours parmi les mauvais écrivains. Marcel Aymé n'a jamais donné dans ce travers. Il n'a pas caché son manque de talent derrière les idées des autres. Il a fait son œuvre à partir de ce qu'il voyait et entendait. À mesure, il en raffermissait les contours. Et cette œuvre sera peut-être nos *Mille et Une Nuits*.

Sur la page-litre du *Marcel Aymé* de Michel Lecreur

(La Manufacture, Lyon, 1989), on voit l'écrivain en 1959, écoutant des acteurs jouer l'une de ses pièces. Il a la tête penchée vers la droite et reposant négligemment, au niveau de l'oreille, sur sa main. Il écoute et sa main forme écran derrière l'oreille afin qu'aucun son ne s'échappe. Il écoute de l'oreille, mais aussi de la bouche, du nez, des yeux, du menton même, la tête tout entière devenue instrument d'audition. On voit presque les mots, comme dans une bande dessinée, entrer par rafales dans ce globe retentissant qu'est une tête d'homme, faite pour engranger mots et concepts, leur donner une forme précise, les transformer en pensée. Il y a, dans la physiologie de Marcel Aymé, comme une ironie latente, car il est à l'écoute de son propre texte et donc sujet à la pudeur. La bouche sourit de façon légèrement moqueuse; les narines palpitent; les yeux à demi fermés laissent filtrer un oeil moqueur sous une arcade sourcilieuse fortement dessinée. Le front, lui, est impassible, souverain juge.

Il semble que l'homme ait été ainsi, observateur muet et cependant sans indulgence. Sa trajectoire de vie est passionnante et Michel Lecreur (qui est aussi le maître-d'œuvre de l'édition de la Pléiade) nous la raconte d'un style vif, jamais encombré d'adjectifs (inutiles par définition), qui suit son sujet à la trace. Marcel Aymé est le produit type de la petite bourgeoisie française, d'origine paysanne, de ce milieu qui a donné le jour à un Pampidou. On y rêvait de devenir instituteur. Il perdit sa mère jeune et fut élevé par des parents, une tante en particulier. Mais rien ne remplace la mère ni ne console de cette absence; il lui en est resté une mélancolie. Il sera mari et père, choyant et choyé. Et pourtant, sa jeunesse sans port d'aïtache aurait fait de lui, si sensible, si près du cœur des êtres et des choses, un faux misanthrope. Marcel Aymé est le peintre de la vie à la campagne, dans ce qu'elle a de fabuleux. C'est pourquoi je le compare aux auteurs des *Mille et Une Nuits*. Il va directement au mythe. Près de chez moi, il y a une rivière que les habitants ont eu vite fait de nommer la Veuve. Elle va à travers la campagne et les bois, toute sinieuse, hypocrite, attirante, cruelle. Nombreux sont les voyageurs qui se sont noyés en elle. Cela, c'est du Marcel

Aymé, qui a repris l'idée de la Veuve: voilà ce qu'il a vu chez les paysans dont il décrit les moeurs. Par-delà le comportement, on décèle la vérité séculaire des racines, qui font que les fabulistes sont les seuls écrivains à remonter aux origines.

La carrière de Marcel Aymé aurait pu être paisible mais, hélas pour lui, dans un monde où dominant l'argent et l'ambition, il aimait la vérité. Il n'avait pas, non plus, le sens politique du moment. Il ne se doutait pas que la vérité peut être noire ou blanche, ou les deux. Il croyait en la ligne droite. Mal lui en prit souventes fois. Ainsi, après la guerre, il tenta de défendre Brasillach, condamné à mort pour faits de collaboration avec les Allemands. Je crois qu'il a eu tort mais, en lisant le chapitre que Michel Lecreur a consacré à cette affaire, je cherchais à comprendre la motivation profonde de Marcel Aymé. Il se disait: Pourquoi les écrivains sont-ils condamnés à mort pour des crimes que d'autres qu'eux ont aussi commis, qui restent libres? Pourquoi les hommes d'affaires sont-ils intouchables, et les intellectuels toujours les réprouvés? Il est certain que les grands industriels qui ont construit le mur de l'Atlantique ont rendu à l'Allemagne nazie de plus importants services que les collaborateurs de la plume. Ils se sont tous tirés d'affaires. Claudel, témoin illustre à charge contre certains de ses confrères, a siégé, pendant la guerre, à des conseils d'administration qui n'étaient pas particulièrement anti-allemands. Il recueillit les honneurs. Marcel Aymé ressentait vivement cette injustice qui touche à la notion même de talent et ne se fit pas faute de hurler son indignation. Derrière la froideur de l'abord, l'âme était ardente. Il n'alla quand même pas jusqu'à demander la tête des grands patrons. Mais il y a dans cette sinistre histoire la leçon qui revient toujours et que La Fontaine a exprimée dans la conclusion qui commence par: Selon que vous serez puissant ou misérable... Les riches se tirent toujours d'affaires; les pauvres... Les riches se tirent du filet; les hommes du juste milieu dorment tranquilles; seuls, intellectuels et écrivains doivent rester aux aguets, car la société a ses yeux fixés sur eux. D'où les colères rentrées et les

protestations de Marcel Aymé. Il faut de pareils justes sur la terre.

L'œuvre de Marcel Aymé est une série de réussites, parfois de triomphes, parfois aussi d'échecs. Ses romans, ses nouvelles sont tous de la plus haute qualité. Son imagination est insolite de la façon suivante. La plupart des romanciers ou des conteurs partent d'une réalité ordinaire pour, après maintes péripéties, élargir le canevas et déboucher sur un temps fort, qui est la conclusion. L'insolite de Marcel Aymé, c'est qu'il fait démarrer son récit par un élément de haute fantaisie et que ce sera à partir de ce trait étonnant que les personnages dévoileront leur nature misérable, avec ses défauts; pour tout dire, une nature ordinaire et de tous les jours. Sa misanthropie réside dans cette mise au pas des comportements. Dieu apparaîtrait à un Moïse paysan français qu'il laisserait échapper les tables de la loi pour suivre son troupeau de vaches. De cette matière peu amène, Marcel Aymé tire d'admirables effets de poésie. Tout est donc contradictions dans son œuvre. D'une part, le mystère de la nature; d'autre part, la dureté, la cruauté des personnages, dont on peut toujours attendre le pire; la beauté du langage, enfin. Coquetel unique dans l'histoire de la littérature contemporaine, Marcel Aymé allie à la fantaisie d'un Joyce Cary la connaissance de la terre et des terribles d'un Joseph de Pesquidoux. Dans chacun de ses livres, on se profile une déesse-mère qui enrichit l'homme, le fascine, le rend fou.

Jamais vie ne fut plus consacrée à l'écriture que celle de Marcel Aymé. Il dédaigna tous les honneurs, comme Gide (qui n'accepta que le Nobel et un doctorat d'Oxford); il vécut de ses livres, comme un artisan. Ses démolitions avec son éditeur forment, dans cette biographie, une filigrane presque épique. Non que Marcel Aymé fût avare mais, ce qu'on lui devait, on le lui devait. Il n'était heureux qu'en famille ou dans la compagnie de ses amis peintres. Une belle vie, en somme, digne de la décadence heureuse et lettrée des grandes civilisations.

MARCEL AYMÉ
Michel Lecreur La Manufacture, Lyon, 1989

Femmes et prison

Monique Hamelin est criminologue. Dans *Femmes et prison*, à paraître aux Éditions du Méridien, elle analyse l'impact du passage des femmes dans le système pénal sur leur trajectoire sociale et professionnelle.



MONIQUE HAMELIN

IL EN EST de certaines pratiques du milieu pénitentiaire comme des mauvaises herbes dans un jardin. Il n'y a pas moyen de s'en défaire, elles sont structurellement liées à l'objet initial.

Les procédures suivies lors de l'arrivée en détention s'apparentent à un rite d'entrée, mais sous des aspects très négatifs. En fait, cette initiation au milieu pénitentiaire tient beaucoup plus du rituel de mortification qu'autre chose. Plusieurs des fem-

mes interviewées ont été marquées par ce premier pas dans la structure carcérale ainsi que par une autre pratique des établissements de détention, soit les fouilles à nu et les fouilles vaginales et rectales. Le protecteur du citoyen notait, dans son rapport de 1985, que la fouille à nu, qu'elle s'avère justifiée ou non, qu'elle conduise ou non à la confirmation des appréhensions des autorités policières ou carcérales, est toujours humiliante pour celui qui la subit (p. 204).

Les femmes justiciables qui ont subi ces pratiques pensent de la même façon. En effet, le leitmotiv qui revient pour qualifier tant ce rite d'entrée, qui consiste entre autres à se déshabiller devant des étrangers, que la fouille, c'est l'humiliation ressentie:

« Là, un moment donné, ben la surveillance à dit bon là, passe à douche [...] j't'allée m'laver, mais y fallait s'déshabiller devant eux-autres. Ça, ça m'a écoeurée pas possible [...] Je fait d'être obligée de s'déshabiller

devant une surveillante, surtout tu connais pas cette personne-là [...] c'est presque une humiliation, un manque de respect envers la personne, la détenue » (Nicole).

Laurence faisait face à l'inconnu et se sentait traquée comme un animal qu'on poursuit:

« Tu rentres à Tanguay, tu sais pas, réellement pas à quoi t'attendre derrière. On te met dans une petite pièce, on t'observe, bon c'est sûr au travers du contrôle, c'est tout vitré, on t'observe durant un bon bout de temps parce que ça prend du temps avant de pouvoir passer aux douches et ces choses-là, passer à la fouille, l'identification [...] tu te sens un peu épiée comme une bête sauvage [...] j'me sentais épiée, j'avais l'impression que j'avais réellement faite quelque chose de grave là parce que j'étais considérée comme, j'avais jamais senti ça tant de mépris, tant de répugnance envers moi tsé, à quel point qu'on pouvait avoir peur de moi face à mon comportement » (Laurence).

Ce rituel de se déshabiller devant témoins et de passer aux douches, rituel qui survient, entre autres, au moment de l'entrée en prison, témoigne aux yeux des justiciables de cette perte de statut qu'elles vivent depuis leur arrestation, qui prenait forme au moment du procès et qui peut, depuis le prononcé de la sentence, légalement et formellement se concrétiser. Tel que le décrivait Garfinkel (1956), lorsqu'une cérémonie de dégradation a lieu, on procède à une dénomination publique dans le but de désinvestir un individu. Le dénominateur et les témoins doivent se désolidariser comme groupe en poussant et marquant la séparation par un rituel approprié. Dans le cas qui nous préoccupe, l'arrestation, le procès et la privation de liberté que subissent les femmes justiciables les marquent de façon spéciale et, pour que cette perte de statut s'actualise, un dernier rituel s'impose. Elles seront « menottées », elles auront à se déshabiller devant témoins, elles auront à utiliser des produits désinfectants pour se laver, elles seront fouillées à nu. L'humiliation ressentie à ce moment-là est conforme au message signifié.

◆ Labine

Je ne croyais pas vraiment en mes chances parce que d'autres finalistes étaient nommés pour la énième fois. Né à Montréal en 1948, Marcel Labine enseigne la littérature au cégep Maisonneuve. Son dixième recueil de poésie est constitué de quatre niveaux: l'enfance, le jeu, l'écriture et la mémoire. Le poète met en perspective la mémoire comme un réseau épidémique pour explorer par l'écriture les souvenirs d'enfance. Le tout renverse les conceptions classiques de la notion d'épique comme étant un mal pour en faire quelque chose de positif. Le prix vient ainsi couronner plusieurs années de travail et une œuvre originale.

◆ Dalpé

par le Théâtre du Nouvel Ontario (TNO). Jean Marc Dalpé est né à Ottawa en 1957. Il a étudié en théâtre à l'Université d'Ottawa avant de venir poursuivre ses études au Conservatoire de Québec. De retour à Toronto, il a fondé, avec Robert de Bellefeuille, le théâtre La Vieille 17. La pièce primée est la première qu'il ait écrite seul, « avant je faisais des créations collectives. » Il a également travaillé principalement comme acteur à Toronto. « La bourse va sûrement m'aider à prendre du temps pour écrire. Et je songe à déménager prochainement à Montréal. »

◆ Filion

quand on frappe à la porte de mon bureau. C'est Laporte. Sans dire un mot, il dépose sur mon pupitre une feuille de papier. Complètement éberlué, je lis des noms: Onézime Gagnon, lieutenant-gouverneur, Antonio Barrette, ministre du Travail, Daniel Johnson, ministre des Ressources hydrauliques, Paul Dozois, ministre des Affaires municipales, Johnny Bourque, ministre des Finances, Antonio Talbot, ministre de la Voirie.

— T'es pas sérieux? C'est assez de dynamite pour faire sauter n'importe quel gouvernement. Est-ce tout?

— Non, j'y retourne demain.

— Pas un mot à personne.

Le lendemain, Laporte me revient avec une autre grappe de noms prestigieux: deux ministres, Arthur Leclerc et Jacques Miquelon; quatre conseillers législatifs: Édouard Asselin, Jean Barrette, Albert Bouchard, Gérard Martineau, plus une panoplie de hauts fonctionnaires. Je réitère mon ordre à Laporte: pas un

mot à personne et fouille tout le dossier en vue d'une série d'articles très documentés sur toute l'affaire.

Un ou deux jours plus tard, Laporte entre dans mon bureau, avec un petit sourire entendu.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ben, c'est toute une affaire qu'on a dans les mains.

— Quelle affaire?

— Voyons, l'affaire de Laporte.

— Écoute, nous sommes maintenant trois dans le secret. C'est déjà trop. Pas un maudit mot!

Un jour ou deux se passent et Sauriol entre à son tour dans mon bureau, les yeux moqueurs et le sourire épanoui.

— T'es donc bien de bonne humeur?

— Ben, avec ce qui s'en vient.

— S'en vient? S'en vient quoi?

— Ben, la découverte de Laporte.

— C'est assez.

Je convoque à mon bureau les trois journalistes.

— Au début, nous étions deux dans le coup.

— Après deux jours, trois.

— Deux jours plus tard, quatre.

— Demain toute la rédaction sera au courant et après demain tous les journaux de Montréal. Toi, Laporte, prépare tes articles en vitesse et vous autres fermez-là.

Et c'est ainsi que le 13 juin, LE DEVOIR publiait en manchette:

« Scandale à la Corporation de Gaz naturel du Québec. »

◆ Folch-Ribas

Mistral) qui auraient mérité de recevoir le prix. Les jurés auraient dû le partager entre les différents auteurs. Mais je suis tout de même heureux et très honoré de le recevoir. Ce qui m'étonne, c'est qu'on me donne le prix même si mon livre est publié par un éditeur français, Robert Lafont. Cela veut dire que les membres du jury ont vraiment voté pour le livre et non pas pour des considérations extra-littéraires. C'est effectivement une consécration pour l'auteur, architecte, musicien et critique littéraire qui vit au Québec depuis 35 ans. D'origine catalane, le gagnant du prix Molson 1983 pour *Le valet de plume* (Acropole) a vécu longtemps en France, mais se considère d'avant-garde comme un auteur québécois. Son amour du Québec ne fait d'ailleurs pas de doute et devrait même faire des jaloux. Le chroniqueur du DEVOIR affirmait, dans l'édition du 2 avril 1988, que « *Le Silence ou le parfait bonheur* est un roman sur le silence de l'artiste: silence d'où lui vient l'art et où il retourne. (...) Cette œuvre fascinante est écrite dans un style inoubliable, aux contours aussi purs et précis qu'un diamant. »

◆ Béha

avant de s'installer en 1976 au Québec, sait de quoi il parle puisqu'il a déjà gagné le prix du Conseil des Arts en 1983 et le Silver Award du Toronto Art Directors Club en 1982. Philippe Béha a fait ses études aux Beaux-Arts de Strasbourg et a été pigiste à Radio-Québec comme concepteur visuel de 76 à 78. Aujourd'hui, il travaille à la pige pour diverses publications et événements. L'illustration de livres est pour lui comme un dessert après les plats de résistance de son travail principal. Un dessert dont il ne se prive pas puisqu'il a illustré en tout près de 95 livres. *Les Jeux de Pic-mots* sont considérés, dans le domaine pour enfant, comme un des meilleurs livres éducatifs et de divertissement.

◆ Révolution

gime. La Restauration des Bourbon (1814-1830) a fait le reste: les indemnités, les charges ont fait que les anciens émigrés (de l'intérieur ou de l'extérieur) furent en mesure de racheter ou de restaurer leurs châteaux (on en construisit aussi beaucoup de nouveaux, plus tard dans le siècle) et de réunir les anciens domaines.

En dépit des divisions qui marquent la noblesse tout au long du siècle sur les attitudes à adopter face aux nombreux régimes qui se succèdent; elle n'en conserva pas moins une place prééminente dans les domaines politiques, culturels, mondains, intellectuels (la plupart des grands écrivains de la première moitié du XIXe siècle étaient nobles), voire économique, par le poids de la propriété foncière. Ses assises se concrétisèrent par l'élection d'une Chambre monarchiste, en 1871, après la chute de Napoléon III, où les nobles dominaient.

Ce livre a beaucoup de défauts, ce qui est malheureux quand on tient un sujet en or. L'auteur est noble lui-même: ce n'est pas un défaut mais la distanciation d'avec son objet en est réduite. Christian de Bartillat est un littérateur: ce n'est pas non plus un défaut, sauf si on écrit un livre d'histoire...

En définitive, cette *Histoire de la noblesse depuis 1789* souffre, au minimum, de n'être pas une synthèse. Le second tome, qui ira de 1870 à nos jours, promet — le sujet ayant été encore moins abordé — d'être meilleur. On ne peut que le souhaiter.

Yoland Sénécal est historien et complète un doctorat en science politique à l'Université de Montréal.

La solution:

LE LIVRE D'EXCEL SUR PC, PS ET COMPATIBLES

LE LIVRE DE TURBO-C SUR PC ET COMPATIBLES

Cet ouvrage vous invite à un apprentissage progressif d'Excel. Ce logiciel, en plus d'offrir une gestion puissante des feuilles de calcul, permet de créer des bases de données simplement et efficacement, de générer des graphiques de qualité et fournit un riche langage pour programmer des macro-commandes. Pour les gestionnaires, les chercheurs, les enseignants, les étudiants ou les simples amateurs de chiffres.

39,95 \$

Destiné surtout au programmeur débutant, voici un ouvrage qui enseigne à maîtriser la programmation en Turbo-C, un des compilateurs C les plus vendus du marché.

24,95 \$

NOS DÉPOSITAIRES

MONTRÉAL Asselin Carniel Champigny Coop Athuric Coop E.T.S. Coop H.E.C. Coop Montpelt Coop Polytechnique Coop Rosemont Coop U.Q.A.M. Demarc (Fleury) Demarc (Comp. Desjardins) Flammarion Scorpion (P. M. Trust) Flammarion Scorpion (Angrignon) Flammarion Scorpion (Anjou) Guérin (St-Denis) Lapresse Marché du Livre Micro Contexte Monet Montrealair	RIVE SUD Alire (Langueuil) Boyer (Valleyfield) Citation (Brossard) Flammarion Scorpion (Brossard) Livra (Beloeil) Marc-André Fortier (Châteauguay) Moderne (St-Jean)	LAVAL Aux Belles Pages Boivin Demarc Guérin (St-Denis) Lapresse Marché du Livre Micro Contexte Monet Montrealair	COOP Lionel Groulx (St-Thérèse) Demarc (St-Jérôme) Flammarion/Scorpion (Terrebonne) Rene Martin (Joliette) Raffa (Repentigny) Ste-Marie (St-Agathe) St-Thérèse	SAQUÉMIAT/LAC ST-JEAN Bouquinstes (Chicoutimi) Harvey (Alma) Smith (Place Royale, Chicoutimi) Smith (Place Saguenay, Chicoutimi)	OUTAOUAIS Au Point (Hull) Demarc (Hull) Du Soleil (Hull) Smith (Gatineau) Smith (Hull) Trillium (Ottawa) Village Carter (Hull)	BAS ST-LAURENT Alphabét (Rimouski) J.A. Boucher (Rivière-du-Loup) Du Portage (Rivière-du-Loup)	ESTRIE Bibliothèque Cegap (Sherbrooke) Bibliothèque Universitaire (Sherbrooke) Demarc (Sherbrooke) Bibliothèque (Granby)	TROIS-RIVIÈRES Clément Marin Liblac (UQTR)	QUÉBEC A l'Enseigne du Livre (Vanier) Garneau (Place Québec)	ABITIBI Coop Collège Abitibi-Témiscamingue (Rouyn)
---	--	--	---	---	--	--	---	---	---	--

livres... liberté
librairie HERMÉS
1120 Laurier ouest, outremont

POUR COMMANDER OU POUR VOUS INFORMER
Tél.: (514) 332-5860
Ext.: 1-800-363-2864

LE NOUVEAU ROMAN DE BERNARD CLAVEL

.....

La fin d'un peuple, la nostalgie au coeur.

.....

MAUDITS SAUVAGES
Bernard Clavel
360 pages - 19,95 \$

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
En vente chez votre fournisseur préféré